

13. Oct. 1969

ARTS

# LA RECUPERATION DES MEDIOCRES

par Pierre RESTANY

En faisant éclater la présentation rigide par sections nationales, en portant l'accent sur les travaux de groupes et la création collective, la VIe Biennale de Paris prend l'aspect d'un marché aux puces qui de prime abord n'est pas dénué de fraîcheur.

Je me suis laissé prendre un instant au piège de la confusion : n'est-elle pas l'apanage de la jeunesse ? L'imagination a été relayée par l'électronique, disait récemment Conil-Lacoste. Je reprendrai sa formule en la paraphrasant : l'imagination a été relayée par le bricolage.

Je n'ai rien contre le bricolage que je trouve sympathique mais il a ses limites quantitatives et elles sont vite lassantes. Après deux visites successives au Musée d'Art Moderne je serais pour ma part bien incapable de citer plus de cinq ou six surprises heureuses du genre de l'italien Mochetti ou du slovaque Filko. Les bricoleurs ne sont pas des inventeurs : leur vocation est de travailler de seconde main sur des recettes sûres, déjà éprouvées de longue date.

Du monde entier les délégués de la médiocrité bricoleuse sont venus s'entasser sur les bords de Seine. Les jeunes architectes font du sous-Friedman, du sous-Maymont et du sous-Le Ricolais pour faire « prospectif ». Les jeunes artistes tripotent les computers ou font de l'art pauvre. Les plus sympathiques, le français Boltanski et les japonais des 4 Bossots communient dans le bouddhisme Zen de terrain vague. Maman Technologie a bon dos. Ses enfants américains (sélectionnés pourtant pas Billy Kluver, président de l'E.A.T., apôtre new-yorkais de la rencontre art et technologie), japonais ou suisses sont peu doués. L'ordinateur à leur niveau crée un bien misérable miracle. Ne parlons pas des résidus picturaux dits « traditionnels » et de provenance exotique : ils encombreront beaucoup moins cette année.

D'où vient cette vague de médiocrité ? On m'objectera comme toujours des limitations de place et d'argent. Je répondrai en attaquant la formule-même de la Biennale, ses structures, son aspect institutionnel. Les jeunes artistes à qui la Biennale paternaliste propose une aimable liberté surveillée deviennent ipso facto dans ce contexte des boys-scouts de la contestation apprivoisée ou des apprentis-sorciers du bricolage technique. Respectueuse des vieux rites officiels, la jeunesse ainsi « récupérée » vit les beaux dimanches interminables des patronages du système. Elle joue le jeu et reçoit en récompense des médailles en chocolat, mini-chaques et mini-bourses de mini-séjour.

Brusquement tout cela devient pénible. L'indul-

gence amusée du début se change en irritation sourde : devant un tel ennui institutionnalisé, on comprend finalement le pourquoi de la drogue, la fascination du « voyage » et des paradis sexuels. On m'a dit que le jour du vernissage un couple a fait l'amour dans les plis du drapeau américain et puis s'en est allé en taxi, « plein d'usage et raison », ignorant la Biennale et ses petits jeux d'élèves appliqués. Le geste est significatif : la VIe Biennale de Paris a signé sa propre condamnation. Jusqu'au jazz tout y sonne faux parce que sans invention.

Les « vrais » jeunes, les moins de 35 ans à la personnalité authentique sont pour la plupart absents. Les Martial Raysse, Alain Jacquet, Jean-Pierre Raynaud, Sanejouand, les Lawrence Weiner, Michael Heizer, Denis Oppenheim ne sont pas à la Biennale. Vous me direz qu'il n'ont pas besoin de ça. Et précisément tout est là ! A quoi sert la Biennale, si ce n'est de repousser aux vrais génies absents par l'étalage systématique de la médiocrité des autres. Tout le monde ne peut pas être génial : voilà l'éternelle justification du système, de ses patronages et de ses bonnes oeuvres, des mouvements « d'encadrement » de la jeunesse !

La mesure atteint son comble au Musée Galliera où l'ami Ragon, assisté de Cassiot-Talabot, Lévêque et Moulin présente un terne ramassis de jeunes vieux, de piètres aspirants au prochain Salon de Mai, une Ecole de Paris au troisième degré du mimétisme stylistique. Le jour du vernissage, les utilisateurs de l'atelier de création mis en place par Frank Popper ont débordé sur les cimaises anachroniques et ont taché quelques petits tableaux de chevalet, bouleversé les oranges et les citrons d'un Buri déguisé en sous-Dietmann (lui-même présent, avec quelques très rares artistes valables, dans cette galère : on se demande pourquoi). On a crié au scandale, au nom du principe sacro-saint de la propriété artistique. Laissez-moi rire ! Où est la propriété artistique quand l'idée est d'un autre et qu'elle est exploitée avec autant de platitude que de fausse ingénuité ?

La bonne volonté des organisateurs n'est pas en cause au Musée Galliera. Cinq critiques d'art parfaitement informés sur la situation artistique actuelle n'ont pu qu'en tirer le bilan. Il parle de lui-même : la Biennale et ses manifestations annexes ont quitté le niveau de l'information culturelle pour tomber dans la démagogie ambiguë des entreprises philanthropiques. La Biennale des Jeunes est devenue un foyer d'Etat pour les précoces nécessiteux de l'esprit. La jeunesse créatrice est définitivement ailleurs.